

Philippe Chéry, superbe portraitiste malgré lui

Voilà un artiste rarissime, et s'il fut – peut-être – un critique connu pour sa virulence, **la sensibilité qui se dégage de cet étonnant portrait** de la seconde moitié des années 1780 ouvre un champ nouveau.

PAR CAROLE BLUMENFELD

La force et la sensibilité de ce *Portrait de Guillaume François Marie Martin d'Anzay, gouverneur au parlement de Paris* saisissent d'emblée, sans doute en raison de cette alliance singulière d'élégance et de mélancolie, de cette quête d'une effusion du for intérieur du modèle, mais aussi, de manière incontestable, du cadrage adopté par l'artiste. Or ce dernier, disciple de Vien, demeure une énigme, dont les historiens de l'art peinent à débrouiller les fils de l'existence et des tissus de mensonges. Nous devons peut-être à Philippe Chéry l'un des commentaires les plus abjects portés sur une femme artiste commis pendant les années 1790. S'il est bien l'auteur des *Lettres analytiques, critiques et philosophiques, sur les tableaux du Salon*, publiées en 1791, il aurait écrit à propos de Marie-Guillemine Laville-Leroux (future Madame Benoist) : « Si je publiais une critique, je ne dirais de cette fameuse artiste que ces mots par Mlle, telle &

compagnie. En vérité, il faut être bien osée d'exposer en public des ouvrages faits par trente-six mains, mais ces demoiselles veulent peindre l'histoire... » Rosalie Ducreux fit elle aussi les frais de cette volubilité : « Je ne comprends pas, mon ami, que pour peindre des coquettes, ou des perruques, une demoiselle ait besoin de dessiner régulièrement deux heures par jour des hommes entièrement nus, de toutes formes, de toutes proportions, et sous tous les aspects... » Et pourquoi se serait-il arrêté en si bon chemin, puisqu'il aurait aussi déclaré à propos de Piat Sauvage : « Il me semble qu'un écolier de six mois ferait mieux que cela. »

La plume, anonyme, avait néanmoins inauguré sa critique du Salon par le tableau du peintre... Philippe Chéry, *Alcibiade accusé par Thrasybule et banni pour la seconde fois d'Athènes* (La Rochelle, musée des beaux-arts) : « Les têtes paraissent d'un beau caractère & ont l'expression convenable au sujet », « le fond de ce tableau a du mystère et de la vapeur ; les fabriques sont de bon goût », « l'idée ingénieuse et pittoresque », « la porte me paraît cependant un peu large, à moins que ce ne soit la volonté de l'auteur », « la couleur locale du tableau est bonne, un peu grise, mais c'est vers le déclin du jour »... avant de

conclure : « Ce qui m'a le plus flatté dans ce tableau est la rencontre de ce que je cherche toujours & ne trouve que rarement *la morale*. M. Chéry y aurait-il pensé ? » Une autre publication, fort proche par son propos et par son ton, *Explication et critique impartiale...*, qui lui est également attribuée, reprend parfois les mêmes formules, mais en appelle cette fois-ci à la clémence pour son tableau puisque Philippe Chéry est un jeune artiste qui mérite un soutien de toute la classe des arts...

Seuls les spécialistes de la littérature savent sur quel pied danser au sujet de Philippe Chéry, puisqu'il est également l'auteur du célèbre frontispice placé en tête de *Justine, ou les malheurs de la vertu*, que Sade publie sous couvert d'anonymat en 1791. Le dessin, *La Vertu entourée de la Luxure et de l'Irréligion*, se révèle trompeur au possible... et il doit beaucoup à une œuvre de Marie-Guillemine Laville-Leroux, présentée au même Salon de 1791 !

Les blessures de l'homme

La biographie attestée du personnage donne véritablement le tournis. Blessé lors de la prise de la Bastille, où il commandait une compagnie de gardes, devenu capitaine grâce à sa vaillance sur les champs de guerre,

Philippe Chéry (1759-1838),
Portrait de Guillaume François Marie Martin d'Anzay (1752-1818), gouverneur au parlement de Paris, toile, signée, 122 x 92 cm.

Estimation : 30 000/50 000 €



chargé des perquisitions et du contrôle des substances en pleine Terreur, successivement accusé d'intelligence avec l'Angleterre puis dénoncé comme Jacobin et enfin comme sympathisant de Babeuf, le peintre fut tour à tour maire de Charonne et Belleville, et chef de la police du département de la Seine... Sa vie durant, il dut sans cesse justifier son passé (ou plutôt ses passés) qu'il avait coutume d'escamoter, mais ce caméléon disposait d'une étonnante faculté à se réinventer et à faire bon usage de sa plume.

Or, en 1787 ou 1788, Philippe Chéry se révélait un merveilleux portraitiste, issu d'un milieu fort proche de celui de son modèle, Guillaume François Marie d'Anzay, dont il sut traduire les émotions intérieures avec une rare pénétration. La noblesse du personnage procède moins d'une emphase dictée par la convention que d'une distinction inhérente à son esprit. Sur une toile élancée, Chéry adopte un angle singulier, destiné à créer une profondeur presque théâtrale ; le point focal, légèrement déporté, ordonne la scène avec une telle habileté qu'il dissimule la petitesse

des jambes du modèle sans amoindrir son autorité visuelle.

Assis devant sa luxueuse table de travail, surmontée d'un beau cartonier, le modèle paraît avoir interrompu ses nombreuses affaires pour s'abandonner à un instant de méditation. Dans un mouchoir blanc, il vient de découvrir un coffret noir où repose vraisemblablement le portrait en médaillon de l'être cher dont il porte le deuil. Son père ayant disparu en 1787, le cabinet Turquin voit dans cette scène une éloquente démonstration de piété filiale.

Chéry joue ici avec une tenue de deuil dont les nuances de noir composent un véritable « nocturne » textile sur la garniture bleu vif du fauteuil. Du miroitement de la lumière sur les plis du soyeux au registre ténébreux des bas, Chéry peint un camaïeu obscur délicatement contrarié par la blancheur de la chemise, où le jabot de dentelle et les manchettes finement festonnées introduisent une lueur de raffinement. Comme dans le *Portrait d'homme* du musée de Quimper, contemporain, Chéry déploie ici la même dextérité dans le traite-

ment des mains : un modelé d'une extrême subtilité, confronté, dans le cas présent, à la vigueur masculine de doigts puissants. Loin d'une pose nonchalante, ils trahissent une crispation, ou peut-être simplement une forme de timidité. Malgré son effort pour adoucir le geste, le peintre met en scène un modèle qui se prête avec peine à l'exercice du portrait, dont la posture manque de spontanéité ; cette légère gêne confère toutefois une précieuse part d'humanité. La main gauche, qui retient le médaillon, partage cette même absence de naturel, comme si le poids du souvenir alourdissait le mouvement.

Le visage, aux tonalités légèrement grises, possède quelque chose de majestueux et de supérieur ; la traduction minutieuse des traits, des rides et des infimes modulations expressives témoigne d'une rare finesse d'observation. Mais surtout, cette mine surprenante – à la fois méditative, lasse et comme confuse – offre au modèle la profondeur presque augurale d'une personnalité de l'histoire antique, où se devinent des pensées qu'il ne livre qu'à demi.

La sensibilité du peintre

Dix ans plus tard, Philippe Chéry se justifiait, jurant n'avoir jamais pris la plume, au sujet d'un autre brûlot – l'*Examen ou aperçu du Salon de l'an X*. Toutefois, il y a tout lieu de croire, comme l'a établi Richard Wrigley, le spécialiste de la critique d'art, qu'il fut bel et bien l'auteur d'un certain nombre de critiques où il égratignait ses adversaires tout en ménageant certains de ses pairs, dûment choisis. Ainsi, ce Jacobin repent se désolait-il en 1802, que les portraitistes puissent porter le titre de peintre...

Paradoxalement, en 1806, Jean-Baptiste Chaussard déplorait la manie de Philippe Chéry pour les portraits : « Cet artiste, plein de génie et d'érudition, serait un de nos meilleurs peintres d'histoire, si des circonstances pénibles n'enchaînaient pas sa verve et ses pinceaux. Son talent est réduit au portrait : il mérite en ce genre des éloges, quoique le noir domine un peu trop dans ses tableaux. » Or, ce jugement se révèle ironique à souhait, puisque le *Portrait de Guillaume François Marie d'Anzay*, en tenue noire, demeure vraisemblablement l'œuvre de Chéry qui appelle les éloges les plus appuyés. ■

à savoir

Vendredi 12 décembre, salle 4
Hôtel Drouot. Ferri & Associés OVV.
Cabinet Turquin & Associés.